

# Le bûcher de Notre-Dame

PAR JACQUES JULLIARD

**L**orsque, la semaine dernière, je vis à la télévision des statues d'apôtres et de saints provenant de la flèche de Notre-Dame évoluer dans le ciel au bout d'un fil, comme dans la *Roma* de Fellini, j'éprouvai le sentiment soudain que nous ne les reverrions plus. En même temps que, dans un flash de quelques secondes, je vis la cathédrale en flammes. Je ne suis pas un abonné des pressentiments : sans aucun doute, on les reverra, ces statues. On ne badine pas avec le patrimoine touristique de la capitale. Il sera du reste intéressant de voir combien les agences de tourisme, qui sont les grandes bénéficiaires de Notre-Dame, verseront pour sa reconstruction.

**Donc, l'incendie de Notre-Dame n'est pas la fin du monde.** Mais c'est la fin d'un monde : le nôtre. La plupart des personnes interrogées, à commencer par Jean-Luc Mélenchon, inspiré et émouvant, l'ont spontanément exprimé : c'est quelque chose de nous-mêmes qui était en train de disparaître dans les flammes.

Mais quoi, au fait ? Eh bien, notre passé, tout simplement. Autrement dit l'alliance du catholicisme et de la République dans le creuset national, ou, pour tailler plus large et plus juste, l'alliance du catholicisme comme forme française du spirituel et de la République comme forme française de la démocratie.

Dieu sait pourtant si elles se sont combattues, l'Église et la République. Leur confrontation sans relâche forme la trame de la plus fondatrice de nos Républiques, la III<sup>e</sup>. Mais c'est la fonction principale de l'histoire, c'est-à-dire du temps qui passe, que de replacer dans un cadre commun, celui de leur époque, des ennemis qui s'étaient crus irréductibles. Que dans le deuil national qui est le nôtre, Saint Louis, Napoléon et le général de Gaulle, Victor Hugo, Péguy et Aragon, l'Ancien Régime et la Révolution, se découvrent réunis dans un cadre commun qu'on avait fini par oublier, constituait le plus bouleversant des spectacles : celui dans lequel le grand historien Marc Bloch avait vu l'essence de la nation. Sans la reconnaissance d'une histoire commune, n'en déplaise à certains membres de l'Unef\*, il n'y a pas d'avenir commun imaginable.

**Longtemps, dis-je, l'Église et la République, qui se combattaient, ont été animées par des références communes, et par une morale commune :** l'école de Jules Ferry et celle des frères des écoles chrétiennes étaient, hormis le rapport à la transcendance, sous-tendues par des valeurs communes. Or, le décrochage a été patent à l'occasion de la loi sur le mariage pour tous. Désormais, l'Église et l'État ne se réclament plus de la même vision anthropologique. Si l'on ajoute pour le catholicisme la funeste séquence marquée par des scandales sexuels en série en son sein, on peut dire que la période récente est dramatique, tandis

que la pratique religieuse ne cesse de diminuer. Et ce ne sont pas les sacrifices du père Hamel et d'Arnaud Beltrame, deux catholiques exemplaires, victimes du terrorisme islamiste, qui suffisent à rééquilibrer la balance. Il est vrai que la République ne se porte pas mieux, et que la mystique qui l'anime, où l'éducation, la laïcité et la solidarité jouent un rôle de premier plan, est elle-même en bonne forme. Bien au contraire.

« *Le mouvement de dérégularisation, écrit Péguy dans les premières pages de Notre jeunesse, est profondément le même mouvement que le mouvement de déchristianisation. C'est ensemble un même mouvement de démythification. C'est du même mouvement [...] que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne [...].* » Ce mouvement, c'est proprement celui que Péguy attribue au « monde moderne », c'est-à-dire au monde dont la seule valeur est celle de l'argent, « *qui vit et prospère, paraît prospérer contre toute culture* ».

**Voilà ce qui est symboliquement parti en fumée lundi 15 avril** devant une assistance aux yeux rougis par la fumée et par le sentiment de désastre.

A moins que...

On ne reconstruira certes pas à l'identique. Ni les toits de Notre-Dame ni les murs de la nation française. Le catholicisme n'est plus qu'une religion minoritaire, au milieu d'autres minorités, protestantes, juives, musulmanes, sans parler de la majorité, faite d'athées ou d'agnostiques. Mais, à la lueur du bûcher de Notre-Dame, nous avons réappris, au moins pour quelques heures ou pour quelques jours, que nous formions à nous tous, par-delà nos différences, une histoire, un peuple, un esprit, autrement dit une nation. On nous en avait fait douter. Sous la pression, on avait, il y a peu, renoncé à l'idée d'une maison de l'histoire de France, et l'*Histoire mondiale de la France*, dirigée par Patrick Boucheron, ne nous parle pas de Notre-Dame...

C'est pourquoi la reconstruction de la cathédrale, avec le concours de toutes les forces vives du pays, ne saurait avoir qu'une signification : la réaffirmation dans le monde d'aujourd'hui des valeurs antimatérialistes dont elle était le symbole admirable. Ne désespérons pas d'un peuple qui sut jadis porter à un si haut niveau une double mystique, spirituelle et républicaine. Reconstruire Notre-Dame, c'est réaffirmer la « *primauté du spirituel* » (Jacques Maritain) et comme l'a dit Emmanuel Macron dans une adresse aux Français de haute tenue, reprendre le fil de notre histoire. ■

\* En tant qu'ancien vice-président de l'Unef (1954-1955), où je me suis employé à mener la lutte anticolonialiste (et non « décoloniale »...), j'ai honte d'une de ses représentantes déclarant : « *Je m'en fiche de Notre-Dame, car je m'en fiche de l'histoire de France.* »